

L'

ECRAN

français

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU

TOUS LES
MARDIS
10^F



4^e ANNEE

N° 70

29 OCT.

1946

Dans ce numéro :

HOLLYWOOD-sur-RÊVES

Un grand reportage de CLAUDE ROY

UN JEUNE COUPLE, **DANY ROBIN & JEAN MAXIME**, DANS « LES PORTES DE LA NUIT »

(Photo Raymond Voinquel)



LE BOURREAU DES CŒURS 1946 EST UN CHANTEUR DE CHARME

Les aventures galantes ont fait perdre de sa pureté au profil du vrai Casanova.

La lecture des « Mémoires » du fameux Casanova de Selngait dégoût, sans l'inquiéter, Georges Guétary. « Je n'y crois pas, dit-il, ce Casanova n'était qu'un vulgaire cabotin. » Georges Guétary estime sans doute que les prestiges conjugués d'une voix que les ondes répandent à travers le monde et d'une photogénie empruntée à l'art des cartes d'anniversaire lui confèrent une séduction plus efficace que celle du célèbre aventurier qui, au XVIII^e siècle, écuma tous les cœurs féminins de Venise, de Berlin, de Paris et d'Espagne. Dans le « Chevalier de l'aventure » et « Les Mirages de l'enfer », que met en scène Jean Boyer sur une adaptation de M. G. Sauvajeon, une collection de jolies filles défilent dans ses bras. Gisèle Casadessus, Noëlle Norman, Jacqueline Gauthier, Gisèle Préville, Hélène Dassonville et Micheline Gary figurent au tableau de chasse de Georges Guétary, nouveau Casanova.



« Casanova » première manière : à Ivan Mosjoukine il fallait deux partenaires fardées et mouchetées...

... Une seule suffit à Guétary, sûr de lui, le regard caressant sous les paupières mi-closées.

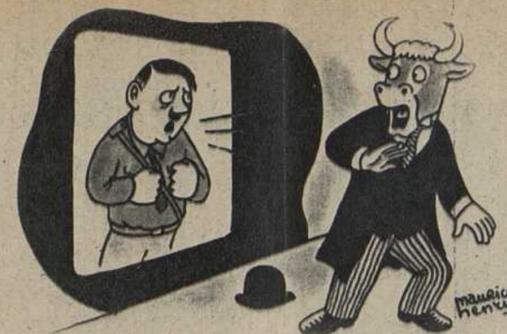


Casanova-Mosjoukine n'avait pas le temps de faire le joli cœur. Deux épées contre onze, c'était une performance...



... Décidément plus modeste, Casanova-Guétary se contente d'un seul adversaire. C'est tellement plus facile !

7989



LE FILM D'ARIANE

« Typhus » renaît grâce à la chimie

MICHELE MORGAN et Jean Delannoy étaient dernièrement les hôtes de Bruxelles où l'on présentait *La Symphonie pastorale* en soirée de gala sous la présidence de l'ambassadeur de France. Mais le Minotaure — qui était là-bas incognito sous les traits du correspondant de *L'Ecran Français* en Belgique — doit à la vérité d'affirmer que la radiieuse blondeur de Michèle éclipsait l'officielle importance de M. Brugère. Ce que celui-ci prenait de fort bonne grâce d'ailleurs.

Quant à Delannoy, il se livra, dans l'oreille touffue du Minotaure, à quelques confidences. Il déclara notamment que *La Princesse de Clèves* ne serait pas réalisée avant dix-huit mois ou deux ans.

— Ce film, dit-il, ne se conçoit pas sans la couleur. Or, les procédés actuellement appliqués sont davantage du domaine de la chimie que du domaine artistique. J'attendrai donc que cet instrument de travail qu'est la pellicule impressionnée en couleurs ait acquis plus de souplesse. D'ici là, il est possible que je porte à l'écran une adaptation de *Typhus*, de Jean-Paul Sartre.

Le Minotaure, qui possède une mémoire d'éléphant, se rappelle avoir lu, il y a au moins dix-huit mois, l'annonce de la réalisation de *Typhus*. Sartre à l'écran parce que la chimie n'a pas dit son dernier mot ?...

Le Cinéma et la Paix

PEU à peu se complète la vaste organisation du cinéma mondial qui doit en faire cette arme redoutable mise enfin au service de la paix.

L'Ecran Français a publié, il y a quelques mois, un message de Jean Benoit-Lévy, au moment où il fut nommé directeur du cinéma et des moyens d'information visuelle à l'O.N.U.

Encore fallait-il que l'organisme, dirigé par Jean Benoit-Lévy, eût, dans les différents pays, des organismes correspondants. C'est chose faite pour la France. Un bureau du Comité français du cinéma pour les Nations Unies vient de se constituer, sous la présidence de M. Georges Huisman.

Le secrétaire général du Bureau est M. de Hubsch, président du syndicat du film documentaire et le secrétaire-adjoint notre ami Charles Chezeau. Parmi les membres du Comité, on relève les noms de Pierre Bost, Jean Grémillon, Raymond Bernard, André Laguet, Roger Weil-Lorach, Frogerais, Armand Salacrou et Georges Auric.

Pour vous informer toujours mieux
L'ECRAN français
paraîtra désormais sur
20 pages au lieu de 16

L'IMPORTANCE croissante que le cinéma prend dans la vie nationale, le rayonnement prodigieux d'un art qui attire à lui les esprits les plus ardents et les talents les plus vigoureux, la renaissance de l'industrie cinématographique dans les divers pays d'Europe réclament aujourd'hui une presse cinématographique à la mesure de cet essor. Longtemps réduit par la crise du papier à ses seules pages hebdomadaires, « *L'Ecran Français* » va pouvoir prendre enfin, l'extension qui lui est nécessaire. Et pour vous informer toujours mieux, pour vous offrir un journal plus vivant, plus divers, plus complet, mieux illustré, « *L'Ecran Français* » paraîtra sur vingt pages, à partir de la semaine prochaine. Il est juste d'ajouter que cette augmentation du nombre de ses pages s'accompagnera d'une augmentation de son prix de vente. La montée inexorable des prix, qui s'est répercutée depuis la parution de notre premier numéro dans tous les domaines de la vie économique, a accru le prix de revient de notre journal dans la proportion de 225 %. Nous nous sommes donc trouvés devant cette alternative :

Augmenter notre prix de vente ou accepter, contrairement à la règle de conduite que nous n'avons jamais enfreinte, la publicité des firmes cinématographiques.

Vous savez ce que signifiait cette seconde solution : accepter la publicité cinématographique, ce serait perdre à jamais le droit d'exprimer franchement ce que l'on pense, ce serait renoncer à cette liberté qui est notre raison d'être ; ce serait trahir la confiance que nos lecteurs ont mis en nous.

C'est pourquoi, après avoir maintenu, aussi longtemps que nous l'avons pu, notre prix de vente initial à dix francs, nous avons décidé, bien à contre-cœur, de le porter à quinze francs en offrant toutefois à nos lecteurs la compensation de quatre pages supplémentaires.

« *L'Ecran Français* » continuera à défendre le cinéma que vous aimez. Aidez-le à soutenir ce combat !

...et, plus décidé que jamais à
sauvegarder son indépendance
passe à 15 francs

2 novembre à 20 heures 30, SALLE PLEYEL

SOUS LE PATRONAGE DE

l'Union Nationale des Intellectuels

avec la participation de la Fédération Française des Ciné-Clubs, des syndicats de la Production Cinématographique, de la Cinémathèque, de l'Union Nationale du Spectacle, de la Fédération du Spectacle et de *L'ECRAN français*

Remise du PRIX INTERNATIONAL de la PAIX

décerné au Festival de Cannes

Au programme : *Dernière Chance*, *Jeunesse de notre Pays*, et, en première projection, *Le 6 Juin à l'Aube*, de Jean Grémillon.
Location : Salle Pleyel et à l'U. N. I., 2, rue de Séze.

Avec M. Bichet,
aux Franzoesische Filmtage

LE Rhin allemand voit des films français. Il partage d'ailleurs ce privilège non seulement avec les différentes zones françaises d'occupation, mais avec une bonne partie des zones soviétiques et américaines.

A répéter les chiffres qui démontrent le succès croissant de notre production nationale, doublée ou sous-titrée, en territoire germanique, le Minotaure craindrait de s'embrouiller les cornes.

Il sait, cependant, qu'en un an, dans la seule zone française de l'ouest, 440 salles ont été ouvertes où circulent aujourd'hui 400 copies de films français de long métrage ; que le chiffre d'affaires, pour le seul mois d'août — mois peu propice au cinéma — inscrit sur le grand livre de la « Section cinéma » à Baden-Baden, s'élève à deux millions et demi de marks en face de cent trente mille marks de frais généraux ; que le producteur de *l'Eternel retour* va encaisser près de quinze millions et que la version doublée de la *Marseillaise* fait salle comble.

Il a réalisé que notre industrie du cinéma devait profiter des réparations économiques que la France est en droit d'attendre de l'Allemagne.

Mais il a, surtout, vérifié sur place qu'en tant qu'art, notre cinéma constitue un instrument de dénazification et de démocratisation d'autant plus efficace qu'il est bien accueilli du peuple allemand.

Cela, le Minotaure n'est pas le seul à l'avoir compris. Son confrère Colin-Reval qui fait, là-bas, un très brillant civil en uniforme chargé de la direction générale des affaires cinématographiques, s'est fort bien pénétré de l'importance de sa tâche. Grâce à lui et à l'équipe jeune qu'il a formée, le cinéma français détient dans l'ensemble des territoires occupés une place équivalente à celle du cinéma soviétique et plus importante que celle des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne.

C'est ce que, l'autre samedi, M. Bichet, notre secrétaire d'Etat à l'Information, est allé constater sur place à l'occasion des Journées du Cinéma français qui viennent de s'achever à Coblenze.

Quelque cent cinquante personnes étaient du voyage : des officiels parmi lesquels M. Fourré-Cormery, directeur général de la Cinématographie française, et des non officiels — producteurs, artistes, journalistes — aux



Durant la visite des studios en construction près de Remagen (zone française d'occupation) : Mad. Sologne, le gouverneur de Bois-Lambert, M. Bichet, Suzy Carrier et Mme Este, des Actualités françaises.

quels s'était jointe une escouade de mannequins qui devait, le soir, se livrer aux grandes et spectaculaires manœuvres de la haute couture sous le commandement de Jacques Fath et de Pierre Balmain. Beaucoup de gens et beaucoup de valises.

Il y avait à peine moins de monde pour recevoir ces visiteurs. Sous la conduite de M. Hattier de Bois-Lambert, gouverneur du Hesse-Palatinat, le Tout-Coblence 46 était là augmenté de la direction de l'Information en Allemagne, M. Arnaud en tête, de Colin-Reval et de ses adjoints. Les organisateurs avaient bien fait les choses et le programme des réjouissances, visites et banquets, était chargé. Trop chargé...

Si bien que le gros de la caravane n'eût pas le loisir de visiter l'exposition circulaire : « Cinquante ans de cinéma français »

C'est dommage parce qu'elle est fort réussie, clairement présentée et riche en documents.

Le Minotaure qui s'y est rendu tout seul, en catimini, a été frappé par la

foule allemande qui s'y pressait et par l'intérêt qu'elle paraissait y prendre.

En revanche, on s'est rendu en groupe dans un vaste domaine situé près de Remagen pour visiter les chantiers de construction de studios de doublage dont le gros œuvre est achevé et qui entreront en service d'ici peu de mois.

Jusqu'à présent la majorité des films français a été doublée dans des studios dépendant des Russes ou des Américains. L'auditorium de Remagen, s'ajoutant à celui d'Hemingden qui fonctionne déjà, assurera à notre exploitation cinématographique de nouvelles ressources en même temps qu'une plus large autonomie vis-à-vis des autres zones.

Le dimanche soir, M. Bichet regagnait Paris, apparemment très satisfait. Le lendemain, la plupart des journalistes en faisaient autant.

Dependant que quelques-uns, dont le Minotaure, décidaient de prolonger leur séjour, histoire de voir si l'optimisme officiel était justifié. Tout compte fait, il paraît bien l'être.

Croquis à l'emporte-tête...

FERNAND GRAVEY

FANTASISTE ? Tout ce qu'il y a de plus fantasiste. Il aime rire et faire des blagues — celle des lions, par exemple : un soir il paye un dompteur pour qu'il lâche sa ménagerie dans le hall d'un hôtel. Beau succès. Il fraye avec ceux qui sont capables de partager ces innocents amusements : Achard, Luguet. Des bons blagueurs aussi. Comme bon nombre d'écoliers, il a une passion pour Napoléon et ses maréchaux. De sorte qu'il n'a pas résisté au plaisir de jouer le fanfaron Philippe Brideau de La Rabouilleuse. Il n'avait peut-être pas assez de nerf pour figurer un officier de la Grande Armée, mais l'occasion de s'amuser était si belle ! Et s'il pratique l'escrime, s'il monte à cheval, s'il collectionne les soldats de plomb, c'est encore pour retrouver l'atmosphère Premier Empire. Sa chambre est inspirée d'une des pièces de la Malmaison : une toile de tente blanche et rouge, un tambour : le rêve d'un petit écolier réalisé par une grande vedette...

Gravey vit sous le doux égide d'une femme un peu maternelle, la sienne, Jane Renouard. C'est là son recours, l'axe de sa vie, son grand amour.

Pour l'ordinaire, très homme du monde, courtois, bien élevé, gentleman. Le plus sensible des amis, fidèle, prévenant, plein de tact, un garçon sain, équilibré, sympathique. Toutes qualités qu'on s'accorde à reconnaître aux Belges (Gravey est d'origine belge : Fernand Mertens, pour tout dire).

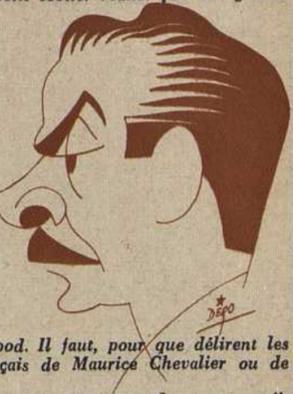
L'aspect anglo-saxon de sa personnalité et une parfaite maîtrise de la langue anglaise l'ont empêché de réussir complètement à Hollywood. Il faut, pour que délirent les Américaines, l'éclatant accent français de Maurice Chevalier ou de Charles Boyer.

Cultivé, bien nourri, bien vêtu, propre, un peu rond, un peu confit dans la vie facile, Gravey est appelé à interpréter des rôles sympathiques et pas forcément mémorables. Dans le lot, qu'avez-vous retenu : Tu seras Duchesse, Coiffeur pour Dames, Monsieur Sans-Gêne, Le Grand Refrain, Sept Hommes, une Femme, Mister Flow, La Guerre des Valses, Le Mensonge de Nina Petrovna, Variété, Toute la Ville danse, Le Dernier Tournant, Le Capitaine Fracasse, peut-être plus particulièrement : Si j'étais le Patron, La Nuit Fantastique, ou Histoire de rire ? Acteur sensible et rompu à son métier, avec une voix belle, une large bouche pleine de bonté, et l'œil brillant d'ironie, Fernand Gravey jouera toujours : Il est charmant.

Car tant de qualités de sensibilité, de franchise, de passion et de tendresse, et si évidentes, le privent en effet du mordant, de la force, qui font les acteurs hors-classe : Gravey n'est pas Montgomery, mais il l'évoque.

Aussi, pour que sa gentillesse ne le fasse pas accuser de faiblesse, Gravey a-t-il depuis longtemps décidé de porter une virilite petite moustache.

Le Minotaure.



A PRES Louis Delluc, à qui son livre est dédié, Léon Moussinac est l'un des trois ou quatre écrivains et critiques de cinéma qui continuèrent le bon combat contre la mercantilisation d'un art, et qui s'efforcèrent à découvrir, avec « la plus grande autonomie, la plus haute expression esthétique et sociale. C'est donc une réflexion vigoureuse, nourrie par une longue carrière de spectateur militant, et dont la matière lui a été fournie par des milliers d'articles et d'essais inspirés par l'actualité, qu'il apporte aujourd'hui sous ce titre non équivoque : L'Age ingrat du cinéma (1).

Ce n'est certes pas, à proprement parler, un livre de descriptions critiques, et c'est par là qu'il se distingue des autres ou-

vrages sur le sujet ; c'est bien plutôt un travail de prise de conscience où l'auteur s'est efforcé, à partir des données de fait, de projeter une lumière neuve sur le cinéma, sur la plupart des aspects du cinéma, sur le conflit de l'art et de l'industrie, sur le conflit du capital et du travail, sur le conflit de la technique et du langage. Chemin faisant, Léon Moussinac dresse un bilan de la production des principaux pays, dont il faut regretter, non qu'il soit incomplet (comment ne le serait-il pas ?), mais qu'il passe trop vite sur la production de ces dernières années.

Ce livre dense et solide fait une place importante aux réalisa-

DEUX LIVRES

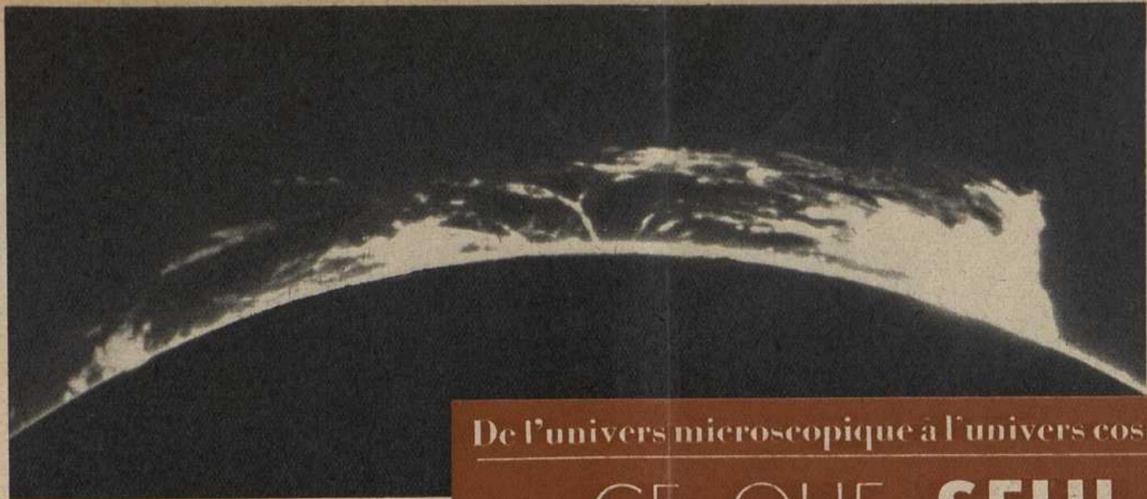
tions soviétiques, ce qui n'étonnera personne puisque son auteur a intégré la l'expérience de plusieurs années vécues en U.R.S.S.

L E livre de Georges Chârensol, le président de notre Association française de la critique de cinéma, « Renaissance du cinéma français » (1), est, en somme, chronologiquement complémentaire de celui de Léon Moussinac puisqu'il traite exclusivement des films projetés en France depuis deux ans. Son objet est moins ambitieux : il est essentiellement, en effet, de caractère critique, et s'efforce à dégager le bon grain du cinéma, des films porte-étendards, parmi la masse de la production

internationale, sans s'arrêter à définir une conception éthique, ou économique, ou sociologique. Ce livre est donc, lui aussi en définitive, un instrument de prise de conscience, dans les limites de la critique, qui sont celles qu'il s'assigne. C'est un indispensable travail de reconnaissance et de débâtement, qui servira de guide aux historiens futurs du cinéma présent. C'est un livre, enfin, qui ne fera évidemment pas l'unanimité sur toutes les œuvres qu'il aborde, mais qui sera, je crois, unanimement considéré comme celui d'un bon critique. Il était bien qu'il fût écrit par l'auteur de Panorama du cinéma, cet ouvrage de 1929 qui est l'ancêtre de tous les ouvrages du genre.

J. Q.

(1) Sagittaire.



Photographie extraite d'un film sur « Les Protubérances solaires » obtenu par le Dr Roberts à Climax (Colorado).

De l'univers microscopique à l'univers cosmique

CE QUE SEUL LE CINÉMA PEUT VOIR

Des champignons carnivores prennent leurs proies au piège, la bombe atomique solaire en turbulence, le ciel au fond d'un miroir

EN 1945, cinq pays seulement répondaient à l'appel de notre Institut de Cinématographie scientifique, que Jean Painlevé dirige, pour renouer à Paris la chaîne des congrès intéressant ce chapitre du film. Du 17 au 19 octobre, ce sont les envois de quatorze nations que nous avons vu projeter sur l'écran du Palais de Chaillot : 42 bobines traitant de sujets capables de nourrir plusieurs volumes imprimés.

Nous voudrions marquer ici le caractère éminent de ce festival du « film scientifique et technique » dont nous apercevons aisément qu'il va s'amplifier dans les années futures. Car le succès fut grand.

Nous divisons notre étude en deux parties dont l'une, que nous publions aujourd'hui, est consacrée au film en tant qu'outil de recherche ou de contrôle des observations savantes. Non moins attachants, les aspects didactique et documentaire du film scientifique seront examinés dans notre prochain numéro.

★

VOICI donc un premier sujet où le cinéma prend autant d'importance que le microscope auquel il se trouve du reste lié : les champignons prédateurs. C'est un travail du docteur Comandon et de son collaborateur de Fontbrune.

Dans leur note à l'Académie des Sciences, du 23 janvier 1939, les auteurs s'expriment ainsi : « Ces champignons ont été isolés de la terre du jardin de l'Institut Pasteur à Garches. Nous les cultivons dans un milieu gélosé additionné d'aliment d'avoine (quaker oats) et d'extrait de malt. »

Tel est le microorganisme étudié. C'est un « mycelium » que le cinéma « accéléré » nous montre poussant « à vue d'œil » des filaments qui se propagent dans la masse gélosée. à la manière d'un ver qui se ramifie indéfiniment. Diamètre : quelques microns (le micron vaut 1 millième de millimètre).

Comment ce drôle de champignon, déjà si délicat en fait d'aliment de culture *in vitro*, peut-il vivre dans la terre de nos jardins ? C'est qu'il y trouve un aliment de choix : des milliers de vers microscopiques, à peine plus épais que lui-même, des nématodes que l'on peut dénombrer jusqu'au taux de 400 par centimètre cube de terreau. En sorte que d'après

la terminologie classique, c'est le végétal qui cette fois doit se nourrir de l'animal.

Pour justifier le fait que le végétal, soignant inférieur, l'emporte, notre raisonnement de « rationalistes » imagine aussitôt que les vers s'empêtrent, au hasard, dans les filaments du champignon, gluants mais inertes. Pas du

par Jean CABRERETS

tout ! Le champignon tend des collets sur le passage du ver qui s'y engage et s'y étrangle comme un lapin dans le crin d'un braconnier. Après quoi, seulement la digestion commence. Le mycélium envahit le ver et s'assimile sa substance que l'on voit se répandre dans tout le reste du filament.

Puis le collet se dénoue tandis qu'un autre garrot se forme là où se présente un autre ver. Grâce à leurs « micro-aiguilles » de verre, manipulées au millième de millimètre par une double commande pneumatique du même type que le « manche à balai » gouvernant les avions dans les trois dimensions de l'espace, MM. Comandon et de Fontbrune varient à souhait leur expérience. Ils excitent le mycélium

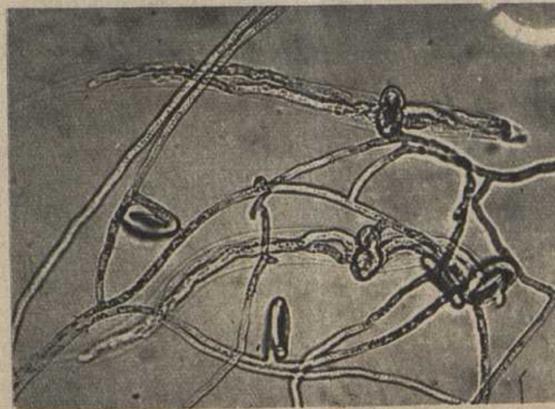
dont les cellules se gonflent aussitôt, du côté intérieur du garrot. Ils mesurent la vitesse de propagation de cette excitation. « La micro-manipulation », écrivent les auteurs de la note suivante, est seule capable de provoquer, à volonté, ces phénomènes cytologiques, et le cinématographe de les enregistrer. »

Complétons encore avec les auteurs : « Les pièges ne se forment en abondance que si la culture contient certains nématodes ou une substance extraite d'un milieu où vivent ces vers, même si ce milieu est privé de tout organisme » et nous en savons assez pour comprendre qu'avec leur microcinéma et sa micromanipulation, MM. Comandon et de Fontbrune ont totalement renouvelé le matériel expérimental de la cytologie (science des cellules vivantes). Le problème de l'instinct se trouve, de surcroît, remis en question.

★

DONNONS-NOUS à présent le luxe intellectuel de franchir, avec Pascal, la distance qui sépare les « cirons » précédents et le soleil, un million de fois plus volumineux que la terre.

Grâce à une autre invention française, le coropographe de M. Bernard Lyot, le soleil peut être filmé depuis 1935, dans sa turbulence grandiose dont il est inutile de souligner les dimensions. Des flammes au sein desquelles notre globe ne serait qu'un fétu se développent soudain à partir d'un point du disque solaire, s'élevaient à 100.000 et même 400.000 kilomètres au-dessus de l'océan de feu pour y retomber, après avoir décrit un arc majestueux d'un million de kilomètres d'ouverture. Parfois, la flamme ne retombe pas. Son jet explosif se perd dans l'infini céleste, le saupoudrant de ces météorites qui frappent à jet continu notre globe, de ces électrons dont l'enroulement autour de nos « pôles magnétiques » provoquent l'illumination des aurores boréales : de ces électrons lourds ou « mésons » qui seraient suffisants à expliquer les « rayons cosmiques ». (Lire la suite en page 4.)



« Les Champignons prédateurs », film microscopique réalisé par le Dr Comandon et M. Fontbrune. On aperçoit (en haut et à droite) un nématode pris au collet d'un mycélium.



« Soupçons » : les sourires de Cary Grant cachent-ils de cyniques manœuvres ? Le doute hante le cœur de J. Fontaine.

SOUPÇONS

La tragédie du doute escamotée

« SUSPICION »
Film américain, v.o. sous-titré.
Réalisation : Alfred Hitchcock.
Interprétation : Cary Grant, Joan Fontaine, Sir Cedric Hardwicke, Nigel Bruce et Dame May Whitty. Production : R.K.O.

Un dialogue dans un tunnel. L'homme s'excuse d'avoir heurté la femme en prenant place dans le compartiment qu'il croyait vide. Une photo sur un magazine nous apprend qu'il s'agit du jeune et séduisant Johnny Esgart. Le contrôleur passe. L'homme est en première avec un billet de troisième. Pour acquiescer la différence, il lui manque quelques pennies qu'il emprunte, avec une charmante absence de vergogne à la jeune femme. Quand Johnny et Lina seront mariés, celle-ci découvrira peu à peu d'atroces et douteuses vérités. Son mari l'a-t-il épousée dans l'espoir de vivre de sa belle famille ? Ou n'est-il qu'un enfant à demi irresponsable, incapable de conserver l'argent et trouvant normal de vivre d'expédients ? L'aime-t-il ? Se sert-il d'elle ? Les combinaisons de plus en plus équivoques où il s'enfonce pour trouver les milliers de livres dont il a besoin sont-elles de cyniques manœuvres ou des mensonges d'enfant paresseux ? Serait-il capable d'assassiner son meilleur ami après l'avoir associé à une affaire douteuse pour en tirer d'importantes avances de fonds ? Trait-il jusqu'à supputer les avantages de la mort de sa femme par les cinq cents livres de l'assurance ? Pourquoi alors se renseignerait-il sur ce poison qui ne laisse aucune trace ? Pourquoi la portière de la voiture qu'il conduit imprudemment à une vitesse folle, au ras de la falaise, ferme-t-elle si mal du côté où la femme est assise ?

André BAZIN.

LES MAINS QUI TUENT

Pour tuer le temps un soir de pluie

« COMME on aurait pu faire de bonnes choses avec ça ! » C'est la réflexion qui vient à l'esprit en voyant certaines scènes de ces « mains qui tuent ».

Les scènes en question révèlent un sens de la photographie, des jeux d'ombres, du mouvement — du cinéma, en somme — vraiment au-dessus de la moyenne. Robert Siodmak, dont le « métier » est connu, a d'ailleurs signé la mise en scène.

Mais, comme un joueur coûteux et compliqué aux mains d'un garnement stupide, ces richesses techniques servent un scénario parfaitement indigent.

M. Franchot Tone — qui fait des grimaces devant les glaces pour donner à sa bonne tête de fils de famille un peu décafé les traits d'un fou assassin — a tué la femme de son ami, le bien sympathique ingénieur Alan Curtis. On croit comprendre qu'elle était sa maîtresse et qu'elle ne voulait pas le suivre.

Comme il est un petit malin, il a acheté tous les témoins qui auraient pu corroborer l'alibi du pauvre Alan Curtis. Et le pauvre Alan Curtis est condamné à mort.

Mais, avant l'exécution, la secrétaire de Curtis — mon Dieu, que les Américains sont heureux d'avoir des secrétaires qui ressemblent toutes à Ella Raines !

« PHANTOM LADY »
Film américain, v.o. sous-titré.
Scénario : Bernard C. Schoenfeld.
Réalisation : Robert Siodmak.
Interprétation : Franchot Tone, Ella Raines, Alan Curtis, Thomas Gomez, Aurora, Elisha Cook Jr., Fay Helm et Andrew Tombs.
Production : Universal.

— qui aime son patron, aidée d'un bon policier — bon dans les deux sens du mot, comme il paraît qu'il y en a outre-Atlantique — découvre sans trop de peine la vérité et sauve son bien-aimé avant de trouver sa demande en mariage dans un dictaphone.

Tout cela ne casse rien, sauf la vitre de la fenêtre par laquelle se jette l'assassin, à la fin. Comme, de plus, on a pris soin de tout nous expliquer au début, de ce qui était explicable, et qu'on oublie froidement, en revanche, de nous expliquer ce qui ne l'était pas, cette sombre histoire ne réussirait pas à intriguer un enfant de dix ans.

Le titre anglais du film est Phantom Lady — la femme fantôme. Cette femme fantôme a fabriqué un film fantôme ; malgré les efforts de techniciens avertis qui sauvent ce qui peut être sauvé, toute cette affaire tend vers le néant. Henri ROCHON.



Une image des « Mains qui tuent » : Ella Raines et Elisha Cook Jr.



Kouzmina dans « Matricule 217 », dans le rôle de Tania, jeune fille russe déportée en Allemagne.

MATRICULE 217

Un document et un réquisitoire

Film soviétique, doublé. Scénario : V. Gabrilovitch et M. Romm. Réalisation : M. Romm. Interprétation : H. Kouzmina, A. Lisinskaya, V. Zaitchikov, V. Vladislavsky, T. Barycheva. Opérateurs : B. Voltchek, E. Savelleva. Musique : A. Khatchaturian.

MOSCOU 1944 : on voit défiler un long cortège de prisonniers allemands. « Sont-ce ceux-là qui ont brûlé nos villages ? », se demande-t-on dans la foule. « N'y a-t-il pas parmi eux des créatures humaines ? Le peuple allemand doit-il être tenu pour responsable des atrocités commises par les nazis ? »

A cette interrogation, répond Tania, qui a été déportée en 1942, vendue au marché d'esclaves à une famille d'Allemands moyens — et qui raconte son histoire.

Non, ce n'est pas de l'outrance quand on voit les bourgeois allemands s'approcher des Russes et, du manche de la canne ou du parapluie les examiner pour choisir les plus dociles ! Non, elle n'est pas outrancière, la peinture du martyre infligé à Tania, au vieux professeur de mathématiques utilisé comme valet et frappé, chaque jour, sur la tête pour le dissuader de continuer ses travaux !

Ce film que Michel Romm a mis en scène sans souci d'esthétisme, mais de la manière la plus directe, la plus suggestive, tire sa grandeur justement d'une absence totale de concessions. Il est vu par le public russe comme un documentaire sur un sujet qui lui est familier, puisque des hommes et des femmes, par millions, ont été ainsi déportés...

Hélène Kouzmina qui tient le rôle de Tania, Matricule 217, n'a peut-être pas un feu très nuancé ; mais c'est à dessein qu'elle oublie d'être une actrice.

Y. ARGES.

IL SUFFIT D'UNE FOIS

Une fois... mais pas deux

Film français. Scénario et dialogues : Solange Térac et Marc-Gilbert Sauvajon. Réalisation : André Feix. Interprétation : Edwige Feuillère, Fernand Gravy, Henri Guisol, Hélène Gravaud. Chef-opérateur : Christian Matras. Décors : Garnier. Musique : Jean Wiéner. Prod Sigma.

L'HISTOIRE de Cullot et du loup, transposée en vaudeville de série. Mais ici le garçon qui ment toujours et qu'on ne croit pas, même quand il dit enfin la vérité, est une femme, sculpteur par profession, garce par inclination naturelle ; et le loup est un cheval, dont le nom humain, Nicolas, prête à confusion dès le premier tour de manivelle. En somme, il suffit d'un cheval pour rendre follement jaloux l'explorateur Fernand Gravy, qui, arrivé à l'improvisiste chez le marchand de tableaux Henri Guisol, tombe non moins follement amoureux du sculpteur Edwige Feuillère.

On pouvait attendre ce film avec quelque curiosité, puisque, œuvre de deux créatrices, il ne témoigne pas seulement par son sujet du goût des femmes pour les métiers masculins. Eh bien ! franchement non, Mme Solange Térac, scénariste, Mme André Feix, metteur en scène, il n'aura pas suffi d'une fois pour que vous vous imposiez au public.

Le scénario, sauf erreur, se présente comme un texte de théâtre. La réalisation est d'une intégrale banalité.

Le dialogue, œuvre mâle, est dans la tradition personnelle de M. G. Sauvajon. C'est un dialogue panaché où le mot brillant côtoie le lieu commun après avoir froilé le calembour Vermont.

Edwige Feuillère et Fernand Gravy (qui ressemble de plus en plus à André Luguet — qu'est-ce que ce sera dans dix ans !) sont amusants. Guisol est un peu trop visiblement « en scène ».

Un film que se laisse voir une fois mais n'en est pas moins insuffisant. Jean THEVENOT.



Poursuite à quatre pattes entre Edwige Feuillère et Fernand Gravy sur les tapis de « Il suffit d'une fois ».



La Sœur de son valet : F. Tone et D. Durbin sous une table...

LA SŒUR DE SON VALET

Réservé aux admirateurs de D. Durbin

« HIS BUTLER'S SISTER »
Film américain, v.o. sous-titré.
Scénario : Samuel Hoffenstein et Betty Reinhardt. Réalisation : Frank Borzage. Interprétation : Deanna Durbin, Franchot Tone, Pat O'Brien, Akim Tamiroff, Alan Mowbray. Production : Universal.

FLASH d'un train en marche. Plus nous sommes dans le couloir de la voiture des wagons-lits. Deux jeunes filles viennent chanter et faire des entrecôte devant le compartiment de Charles Gerard (Franchot Tone), compositeur de chansons de revues, qui les éconduit et prie le nègre du service d'ordre de détourner sur un compartiment vide toutes les autres demoiselles en mal d'engagement. Surgit Anne Carter (Deanna Durbin), qui veut aussi débiter au music-hall et qui vocaïse devant un placier en lingerie, venu occuper ledit compartiment vide. Cette première séquence est allègrement conduite.

Ces deux heures sont remplies par trois chansons, sept baisers sur la bouche, trente et un gros plans, un cabaret russe, un impresario qui a le hoquet, et une situation, que voici. Deanna Durbin se rend chez son frère aîné, domicilié dans Park Lane, une artère chic de New-York. Il habite, en effet, une demeure somptueuse, et il accueille sa sœur en smoking. C'est sa tenue de valet de chambre. La petite tombe de haut. Mais cette situation ne serait pas tout à fait une situation si le frère n'était comme par hasard le valet de chambre de Charles Gerard, le brillant compositeur lui-même, à qui il faudra plusieurs semaines, dans la fiction, et une heure trois quarts à l'écran, pour découvrir d'abord que la petite possède un joli brin de voix, ensuite qu'elle est la sœur, et non la petite amie, de son domestique.

Comme vaudeville, c'est une plaisanterie sans ressorts et terriblement étirée. Comme technique, ce film de Frank Borzage est honnête et nul. Comme comédie musicale, c'est court. Comme interprétation, il y a donc Franchot Tone, qui a su ne pas être ridicule dans un rôle insipide. Les admirateurs de Deanna Durbin auront seuls une excuse à voir le film, qu'elle illustre de la voix et du décolleté.

Jean QUEVAL.

TOURNERA BIEN... ?

VIVIANE ROMANCE DONNE SES RENDEZ-VOUS SOUS LA MER



La vie de tous les jours dans une famille de mineurs : Santa Reili, Viviane Romance et Favère.



La journée s'achève : Clément Duhour, Brochard et Guy Decomble remontent enfin à l'air pur.

AUX Buttes-Chaumont, on a reconstitué les fameuses mines de Diélette, ces mines de fer où des hommes travaillaient et pénaient sous la mer. Les mines de Diélette ont été inondées en 1940, lors de l'avance allemande. C'est Henri Calef qui réalise *La maison sous la mer*, scénario de Compagniez, dialogue de Georges Neveux, d'après le roman de Paul Vialar.

— Suivez-vous fidèlement la trame romanesque de Vialar ?
— Oui et non, explique Calef. J'ai voulu élargir le débat, le porter sur le plan social... D'une simple histoire d'amour à trois personnages, *La maison sous la mer* deviendra le drame de l'amour chez ceux qui n'ont pas le temps d'aimer. Un drame collectif ? S'il éclate entre Lucien (Guy Decomble), Constant (Clément Duhour) et Flore (Viviane Romance), il existe à l'état latent chez tous ces hommes qui ne sortent de la nuit de la mine que pour vivre dans une autre nuit.

— Et Viviane Romance ?
— Elle n'a pas demandé une seule retouche au scénario ou au dialogue. Elle est docile et pleine de bonne volonté. Elle a accepté d'être laide, d'être une femme de mineur parmi tant d'autres.

Les extérieurs du film ont été tournés dans la Manche, sur les lieux véritables de l'action. La grotte où Flore va rejoindre Constant sera reconstituée au studio comme l'est aujourd'hui l'intérieur de la mine.

Le film commence par ces scènes de travail « au fond », 300 mètres de pellicule sans une parole. « Je fais du cinéma », ajoute Calef. Michel SERGINES.



Dans la mine de Diélette, reconstituée aux Buttes-Chaumont, Guy Decomble transpire devant la caméra.

Photos Roger Paudrel



Un grand décor construit par Robert Hubert : la ronde de ceux qui travaillent et de ceux qui vont dormir.



L'eau suinte sur le plateau des Buttes-Chaumont : quatre tonnes de minéral de fer ont été amenées de Diélette.



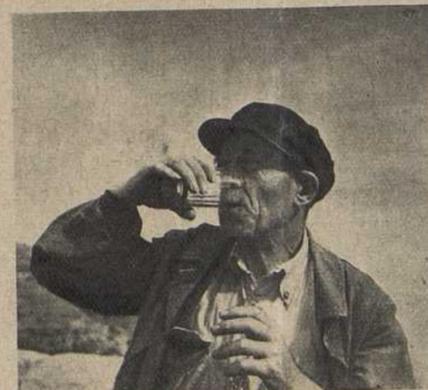
(Photo Red)

GINETTE LECLERC DEVIENT UNE JEUNE FILLE PURE

Les « Chemins sans loi » sont ceux de la contrebande et de l'amour. Sur un scénario de Francis Vincent Brechignac, Guillaume Radot réalise à Font-Romieu, dans les Pyrénées,

ce film, avec Marguerite Moréno, chef d'une bande de hors-la-loi ; Jean Murat, séducteur plus jeune que jamais ; Madeleine Roussel, épouse au cœur tendre ; la petite Joséphine Conrad, l'enfant de l'amour, et sa mère, Ginette Leclerc, qu'on voit ici, Gitane aux yeux de brisie, à l'âme sauvage et pure, qui se refuse à croire à la bassesse. « C'est un rôle nouveau pour moi », déclare-t-elle avec ingénuité.

CHARLES VANEL N'AIME PAS LA FIANCÉE DE SON FILS



Pierre Larquey vide une chopine de vin à la santé de « La Cabane aux souvenirs ».



Ch. Vanel sourit à Ariane Borg, mais Ariane connaît les intentions de son futur beau-père.

DANS un site montagneux et aride, aux environs de Grasse, Jean Stelli, l'auteur de « Volle bleu », a commencé la réalisation de « La Cabane aux souvenirs » ; d'après un scénario de Solange Téraç.

Un chef de travaux, Charles Vanel, construit une route en pleine montagne. Cruel, cet entrepreneur se venge de son passé malheureux sur la fiancée de son fils, la blonde et pâle Ariane Borg. Mais l'amour triomphera et tout finira par un mariage.

On a recruté les figurants parmi les habitants de la région de Grasse. Les vieux paysans du pays sont heureux : ils ont trouvé un ami en Pierre Larquey.



Un couple d'amoureux comme tant d'autres : Jean Nossereau et Ariane Borg.

(Photos Lido.)

BACK STREET

Nouvelle version : moins Irène Dunne plus Charles Boyer

Film américain, v.o. sous-titré. Scénario : Bruce Manning et Félix Jackson, d'après le roman de Fannie Hurst. Réalisation : Robert Stevenson. Interprétation : Charles Boyer, Margaret Sullivan, Richard Carlson, Frank Mac Hugh, Tim Holt. Musique : Franck Skinner. Production : Universal.

BACK Street 1933 : grâce adorable d'Irène Dunne, aimable fau-tulté de John Boles, art délicat et nuancé de John Stahl.

On ne remet jamais le pied dans l'empreinte de la veille... Back Street 1948 ou plus exactement 1941 c'est bien l'histoire de Ray Smith et de Walter Saxel, mais le « climat » a changé.

Il nous semble que le film de John Stahl était plus émouvant, d'une cohésion plus solide ; il traduisait mieux l'impression de solitude, d'isolement qui, peu à peu, étouffe Ray. Mais aussi, Margaret Sullivan — que nous connaissons encore assez peu en France — toute excellente artiste qu'elle soit, ne peut nous faire oublier la ravissante Irène Dunne, l'éclat harmonieux et comme ouaté de tendresse de sa beauté. Sullivan est plus intelligente, peut-être,

plus cérébrale, plus dévorée par la solitude, mais elle ne possède pas le rayonnement sensuel et sensible d'Irène Dunne.

Par contre, Charles Boyer efface entièrement le souvenir de John Boles. Avec une autorité in-



Très amoureux-professionnel, yeux dans les yeux : Margaret Sullivan et Charles Boyer dans « Back Street ».

discutable, sa personnalité rempli exactement le personnage. De ce Don Juan un peu infatué, mais également épris de pouvoir et de réussite, sincère, d'ailleurs, dans son amour, tout égoïste qu'il soit, il donne une interprétation remarquable. Cette autorité supérieure, cette aisance du grand comédien, il en fait preuve en « mourant » avec un réalisme sobre — qui est la marque même du plus grand art.

Lucienne ESCOUBE.

Film français. Réalisation : André Cayatte. Scénario : d'après le roman de Jules Mary. Interprétation : Lucien Coëdel, Paul Bernard, Maria Casarès, Jean Desailly, Jean Tissier, Salou, Simone Valère, Blondeau, Relys, Gabriello, Paulette Dubost. Chef-opérateur : Armand Thirard. Décors : Jacques Colomber. Musique : Sylviano. Production : Gray Film.

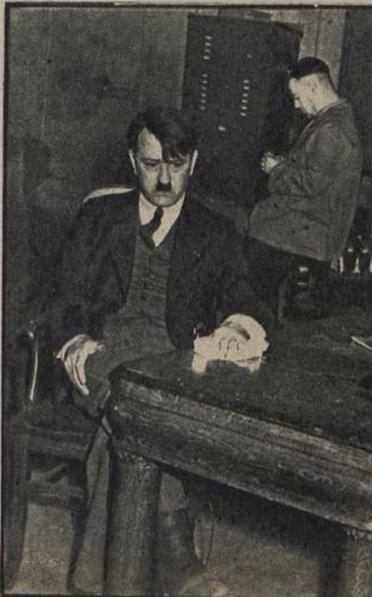
HITLER ET SA CLIQUE

Une propagande sans portée...

AIMÉZ-VOUS les figures de cire, Mme Tussaud et le Musée Grévin ?

D'un certain point de vue, la curiosité principale que veut susciter ce film procède de la même esthétique : je veux dire que la ressemblance — la conformité de l'aspect physique — en est un attrait essentiel. L'analogie, d'ailleurs, ne va pas plus loin : pas question de retrouver l'atmosphère insolite — ce caractère de poème interrompu ou de catastrophe en suspens — que dégagent parfois ces scènes figées où s'immobilisent des personnages de cire... Ici, les protagonistes sont animés, bien sûr, parlent, parlent, et — qui pis est — parlent français ! Je ne sais si l'on peut bien se rendre compte, sans l'avoir vu ni entendu, de ce qu'il y a de terriblement choquant et irritant à voir un acteur s'efforcer de reproduire — avec un certain talent d'ailleurs — le comportement extérieur de Hitler prononçant un discours, tandis qu'une voix, qui n'est manifestement pas la sienne, débite, dans notre langue et d'un ton bien conventionnel, des phrases parfaitement médiocres qui se terminent — sans doute pour faire couleur locale — par « Sieg heil ! ». L'ensemble fait tellement peu vrai, alors que nous pouvons inscrire, les uns et les autres, au compte du personnage qu'on représente, tant d'atroces réalités ! Chaplin, avec ses onomatopées, était autrement convaincant...

Les intentions du réalisateur



« Hitler et sa clique » : les débuts du parti nazi...

LA REVANCHE DE ROGER LA HONTE

Deuxième chapitre, mais la corde est usée

AU risque d'apparaître ridicule et quelque peu attardé, j'avais cru reconnaître dans Roger la Honte première partie, un film d'un genre mineur certes, mais d'une réalisation soignée et d'un rythme assez adapté à celui

de la célèbre histoire. C'est donc avec cette fraîcheur juvénile et cette naïveté retrouvées que je suis allé en voir le deuxième et dernier chapitre.

Las ! il est toujours dangereux de prolonger une gageure, surtout quand on a perdu le feu sacré. C'est ce qui est arrivé à André Cayatte.

Le deuxième épisode de la sombre tragédie vécue par le brave industriel Roger Laroque possède les mêmes caractéristiques que le premier. C'est le mélo populaire à base de grands sentiments et d'effets-massues. Il évolue dans les mêmes milieux de haute bourgeoisie et de petite noblesse dont la caricature est à la fois si facile et si délicate.

Alors que, dans le premier film, l'accent avait été mis sur les sentiments permanents de l'homme et que l'exposé du sujet avait été conduit avec un souci de réalisme qui pouvait plaire, la suite qu'on nous offre ne constitue plus qu'une parodie de ces éléments.

Les déclarations de principe y sont monnaie courante et le récit s'étire sans légèreté jusqu'à la scène finale qui ne surprend personne, même le spectateur le moins subtil. La preuve est ainsi faite que la veine qu'avait découverte André Cayatte n'avait que des possibilités limitées et qu'il l'avait épuisée du premier coup. Elle ne donne plus maintenant que des cailloux et l'éclat des premières pierres n'est pas long à s'effacer.

Il semble même que les acteurs : Lucien Coëdel, Maria Casarès, Louis Salou, Paul Bernard, etc... (une solide équipe cependant) ne « jouent plus le jeu ». Ils ont compris que la corde était usée et que celui qui la maniait n'avait plus confiance en son outil.

Jean NERY.



« La Revanche de Roger la Honte » : Maria Casarès.

MON AMIE SALLY

Pièces montées et falbalas 1900

Film américain, v.o. technicolor. Scénario : Seton I. Miller, Barrrell Ware, Karl Tunberg. Réalisation : Irving Cummings. Interprétation : Rita Hayworth, Victor Mature, John Sutton, Carole Landis. Décors : Thomas Little. Musique : Alfred Newman. Production : Twenty Century Fox.



Rita Hayworth s'exhibe dans un déshabillé très hollywoodien et pas du tout 1900 : « Mon amie Sally ».

Le music-hall pendant les « gay nineties ». Une comédie musicale mise en scène par Irving Cummings, spécialiste du genre (auteur, notamment, de « Vogue 38 »), qui s'inscrit docilement à la suite de tant d'autres avec les qualités, les défauts et les limites inhérents à ces réalisations.

La vie mouvementée de Paul Dresser (Victor Mature), compositeur populaire à l'époque, et ses amours avec Sally Elliot (Rita Hayworth), danseuse et chanteuse étoile qui lança ses mélodies et fit sa célébrité, sont les prétextes faciles de cette évocation. Si, par nature, ce film n'échappe ni à la convention ni à l'insignifiance, quelques scènes animées par des gags très rapides lui gardent une qualité certaine de divertissement. La plastique de Rita Hayworth s'accommode tout aussi bien de la mode fastueuse et tarabiscotée du début de siècle que des fourreaux provocateurs dans lesquels on se plaît, en général, à l'exhiber.

Il est soulageant de voir qu'il n'a pas été fait un usage agressif de ses avantages évidents.

Pour être moins offerte, elle n'en est donc pas moins voluptueuse — tel baiser à retardement concédé par l'office Hays fera les délices des amateurs — et M. Victor Mature ne paraît pas réaliser pleinement sa chance.

On voit clairement tout le parti qui peut être tiré de la couleur quand il s'agit d'abord de souligner l'éclat des décors, des costumes et des chairs. Elle n'est ici pas ménagée ; utilisée avec un bonheur inégal, elle éblouit les yeux des uns et fait grincer les dents des autres. Elle désigne, en tout cas, avec certitude — les « mouvements divers » qui agitent le public ne permettant pas le doute — les véritables vedettes du film : de vertigineux édifices multicolores de crèmes qui envahissent l'écran sans pudeur et harcèlent cruellement les palais des spectateurs.

Henri ROBILLOT.

ACTUALITÉS

★ DANS LES QUATRE JOURNAUX que j'ai pu voir (Gau-mont n'a pas figuré à la présentation hebdomadaire du ministère de l'Information), une demi-douzaine de sujets seulement expriment des aspects essentiels de la vie du monde. Séance de clôture de la conférence de la Paix (Actualités françaises, Eclair). Discours de M. Byrnes (Pathé). Immense meeting du peuple bulgare fêtant la chute de la monarchie ; atmosphère fiévreuse et enthousiaste de la nouvelle Roumanie démocratique à la veille des élections (Eclair). Manifestation chauvine à Athènes, contre les tracés de frontières envisagés à Paris, sous le regard des soldats britanniques en tenue de guerre (Movietone). De Movietone également, cette interview exclusive d'un des deux journalistes français ayant assisté aux exécutions de Nuremberg. Mais le narrateur récite son texte sur un ton théâtral et presque comique. Et sa péroraison où « la justice éternelle s'abat, impitoyable, sur les forces du mal » relève d'un répertoire un peu usé. Je suppose que cet éloquent « interviewé » a voulu assombrir le style des commen-

taires de Movietone. Pas un journal ne nous fait grâce du brillant et gracieux défilé organisé par la « haute collifurte internationale ». Aucun n'a essayé d'élaborer un reportage — pourtant réalisable — sur l'angoissant problème de la viande qui passionne tout le pays actuellement !

★ L'ALLURE GÉNÉRALE DES BANDES rejoint presque celle d'un spectacle mêlant le cirque aux variétés. Parmi les vedettes, Fernandel, dans un sketch de « chasseur d'images », Eisenhower et Montgomery, sous la toque archaïque de l'université de Cambridge, sans oublier l'inévitable couple Windsor. En veine d'originalité, Eclair ponctue eux aussi leurs microbes ! M. Bichet visite un studio en construction à Remagen, un studio émergent de ruines qui ne sont pas, comme une idée bizarre pourrait le suggérer, des « ruines de cinéma » (Actualités françaises). Quelques images dont l'authenticité saute : sur les après-pentes de Kirghizie, des travailleurs au visage asiatique, sous d'amples sombres de cow-boys, peignent à la construction d'une voie de chemin de fer (Pathé) ; et voici, ailleurs, des Arabes arrachés à leurs douars ou à



...n'ont pas été brillants. Hitler semble découragé.



Repos de star, repos de cinéma — cinéma toujours. Même au repos, dans son jardin, sur un matelas pneumatique, Barbara Stanwyck tient la pose.



On dit que... Incompatibilité de caractères. Amours fragiles de Hollywood ! A leur tour, Annabella et Tyrone Power se préparent à mettre fin à la légende d'un couple qu'on croyait idéal : on annonce leur divorce. Potin : Tyrone s'intéresserait à Bettu Grable.



Etes-vous sûr d'avoir reconnu Bébée Daniels ? Elle fut l'une des plus charmantes vedettes du muet, la partenaire d'Harold Lloyd. Lui, c'est Ben Lyon, le mari de Bébée, acteur connu.



Après le déjeuner de l'Association des correspondants étrangers de Hollywood, que préside notre correspondant H.-J. Salemson, Charles Boyer et Anna May Wong, vedette chinoise un peu oubliée.



C'est un écho de journal qui les amuse. A moins que Phil Silvers, comique américain, n'ait trouvé cette échappatoire pour rire à l'aise de l'étonnante combinaison de feutre et de passementerie qui couvre la tête de Carmen Miranda ?



Encore un chapeau : il orne (?) la tête spirituelle de Rosalind Russell. Un peu empâtée, Rosalind... John Garfield rit en la regardant : remarquez que ses yeux évitent le chapeau.

GÉOGRAPHIE D'HOLLYWOOD - SUR - RÊVES

Un grand reportage de
CLAUDE ROY

HOLLYWOOD n'est pas une ville, un dessin de rues, de carrefours et de places sur la carte d'une terre. Hollywood est un mythe dilué sur l'étendue d'une cité réelle. Car Los Angeles, la ville espagnole de Notre-Dame-la-Reine-des-Anges, a beau être de toutes les villes du monde la plus improbable, elle n'en est pas moins, d'abord, une étendue concrète de maisons et d'artères, un vaste et réel épanchement de pierres, de ciment et de stuc sur le sol de la côte Pacifique. Et, de toutes les villes de la terre, la plus étendue. Non pas tentaculaire, mais errante, vagabonde, débordant sur la plaine comme une eau sans frontières, étalant au soleil ses 451 miles carrés, dispersant ses faubourgs en quête d'une ville. Mais une ville enfin, avec trois millions et demi d'habitants, ses puits de pétrole, ses champs d'orangers, ses usines de machines à extraire le pétrole — les plus importantes du monde —, ses fabriques d'accessoires et de matériel automobile, qui ne le cèdent en importance qu'à celles de Détroit, ses luttes sociales et ses problèmes, sa Chambre de Commerce, une ville qui ne se définit pas seulement par la fabrication des films, des vedettes et des divorces.

OU LES CIMETIÈRES RESSEMBLENT A DES BOITES DE NUIT

HOLLYWOOD pourtant n'est pas seulement une légende. On en rencontre à chaque pas l'ombre ou bien le reflet dans les rues vertigineuses de Los Angeles, L.A. comme on dit ici. Hollywood vous vend des oranges ou du lait, Hollywood vous tend un paquet de cigarettes, Hollywood vous sourit, vous obsède, vous assiège. Votre épicière figuré dans le dernier film de Bette Davis, vous avez entrevu le profil de cette fille dans *Gone with the Wind*, et votre maître d'hôtel — oui, c'était le maître d'hôtel de la dernière comédie de Myrna Loy. Sur Sunset Avenue et Hollywood boulevard, les passantes s'habillent comme les vedettes dans les photos de publicité des magazines, il y a plus de pantalons de toile, de « slacks » que de jupes, plus de sandales que de talons hauts, plus de lunettes noires que de regards. L'architecture, non moins que les modes, porte l'empreinte du cinéma, composant une ville incroyable, où les Jardins d'Allah sont à deux pas du *Brown Derby*, un des restaurants élégants (et qui a la forme d'un chapeau melon), où Naples et Byzance, Alger et le Mexique ont hanté l'esprit des bâtisseurs hâtifs, où Alice au pays des Merveilles a pétri dans la plâtre une boutique de sandwiches en forme de grenouille et les gradins d'un théâtre en plein air de forme de bidet renversé (c'est le Hollywood Bowl tel que me l'a décrit Igor Stravinski, qui n'a pas

seulement l'oreille juste, mais l'œil). Los Angeles est la ville du *Happy Cemetery*, le Joyeux Cimetière, et les *mortuaires* dont les lettres de néon brillent jour et nuit y ressemblent à des boîtes de nuit. Mais les boîtes de nuit elles-mêmes ressemblent à des décors de mauvais films, les *crooners* du *Cocanut Grove* susurrent *It's wonderful* dans un entourage de vrais palmiers et de singes empaillés, dont les yeux s'allument toutes les dix secondes suspendus par la queue aux palmes très réelles, tandis que de faux nuages, une lune illusoire et de menteuses étoiles se promènent au ciel des danseurs. « *Hollywood*, dit Huxley, ressemble toujours à un plateau de studio. Tout y est joli, mais les maisons que je trouve charmantes, semblent provisoires, comme si d'un moment à l'autre elles allaient être balayées et remplacées par quelque chose d'autre. » Les enseignes lumineuses qui proclament que « Jésus vient » sont ici moins surprenantes qu'à Paris les premières lettres de lumière rallumées une à une. Le chauffeur de taxi qui vous sait Français, vous devine écrivain et vous conduit à Beverly Hills, interroge : « *Chez quelle vedette allez-vous ?* » Au coin de Wilshire Boulevard, un autocar attend les touristes innocents, pour leur faire faire la tournée des *Demeures des Stars*, et leur donner le privilège (chèrement payé) de jeter un coup d'œil sur les murs ou des rideaux d'arbres derrière lesquels se dissimulent les maisons de Dorothy Lamour ou d'Errol Flynn, à Beverly Hills, de Bing Crosby, à Toluca Lake, de Mickey Rooney à Encino, ou de Clark Gable, à Brentwood Highlands.

LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DES STARS

HOLLYWOOD reste pourtant invisible, distraite, une île insaisissable dans la cité sans frontières. De même qu'on ne parle pas ici du cinéma, mais de l'industrie, de même dit-on à Los Angeles, non pas : Hollywood, mais *la colonie cinématographique*, non pas : les studios, mais les camps. Comme les aventuriers de 1908, venus chercher ici pour leurs affaires plus ou moins bizarres la sécurité de la proche frontière, en même temps que celle du soleil monotone, les gens de cinéma d'aujourd'hui se mêlent peu ou pas à la vie de la cité qui les abrite, ni à son peuple. Le temps est loin, qui voyait afficher aux portes des hôtels et des maisons meublées : « *les chiens et les acteurs ne sont pas autorisés ici* ». Mais Hollywood reste à part, « *royaume sans roi à l'intérieur d'un royaume* », disait Jérôme Beathy. Hollywood fascine la cité même qui l'entoure, détecte sur ses visages, ses mirages, ses mœurs, sans la pénétrer, ni s'y mêler vraiment. Hollywood est une société secrète, qui a son quotidien, *Le Reporter*, qui ne parle que de cinéma qui a ses mots de passe, ses portes dérobées, ses lois que ne gouvernent point les lois municipales ou celles de l'Etat. Les gens de cinéma vivent ici entre eux, travaillent sur des territoires qui leur sont propres, châteaux-forts aux poternes flanquées de gardiens en armes, mangent dans leurs restaurants, dansent dans leurs « *night-clubs* », par-

lent leur langage, rêvent leurs rêves. Ils vivent entre les « *lots* » des grandes compagnies, leurs palais de fumée et de palmes aux flancs des collines, leurs lieux de rendez-vous sans cesse démodés pour dépister les fâcheux, de Mike Romanoff's au *Trocadero*, du *Brown Derby* au *Ciro's*, de *Mocambo* à la *Rue*, de *Lucey's* à *Perono*. J'ai vu de petites dactylos en vacances, passer leurs journées devant un coca-cola au « *drug-store* » Schwab's Pharmacy, au coin de Sunset Boulevard, ou bien trainer entre les étalages de Ben Robin's Market, parce qu'un magazine à gros tirage avait affirmé que les « *étoiles* » s'y retrouvaient parfois pour boire un soda ou faire leurs achats. Vaine attente. Vaine chasse. Même vrai hier, d'être dévoilé, le « *tuyau* » avait perdu toute valeur.

UN UNIVERS SANS SAISON

CET isolement d'Hollywood explique bien des faiblesses de la production cinématographique américaine. L'univers sans saisons et sans décor humain où sont conçus, préparés, exécutés tant de films, où se dévoilent jour et nuit les rubans à paroles et images dans un débobinage sans fin, cet univers flottant, sans racines et sans poids, engendre les fables absurdes, les niaiseries dialoguées, les sempiternels *boy meet girl*, qui collent aux dents du monde comme un rahat-loukoum de celluloid sans saveur. Mais pourtant, qu'un audacieux vienne, qui crève à coup de talent, d'invention, de courage, le rideau de brumes et de nuées, qu'il se trouve un vrai créateur pour regarder autour de lui — et la Californie a autre

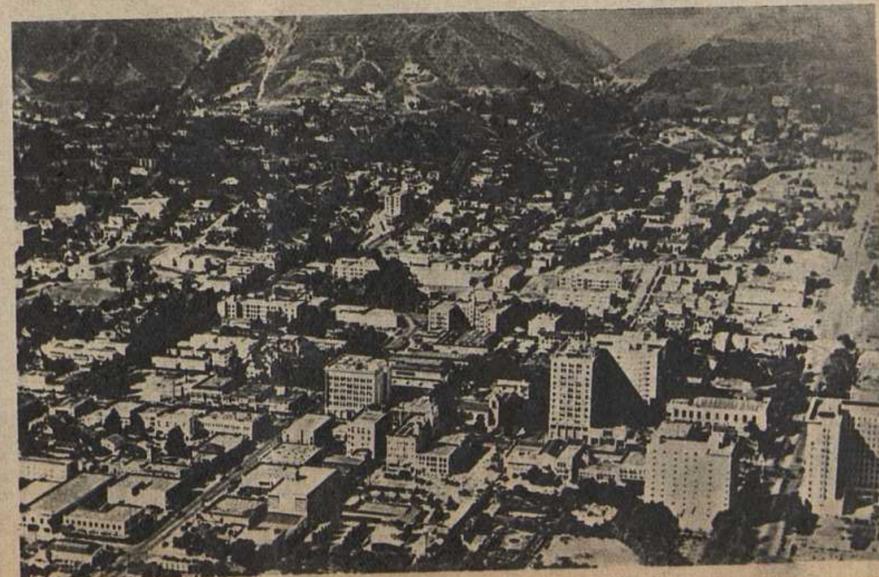
chose à lui donner qu'un ciel trop constamment bleu, des plages trop dorées et l'artifice des lieux. Les quelques films qui sauvent chaque année l'honneur d'Hollywood et présentent de l'Amérique une image vraie et humaine, la Californie aussi les nourrit, les fortifie, les justifie. Il y a l'Hollywood que décrit Henry Miller dans *The Air Conditioned Night mare*, ce terrible injuste et bouleversant cri du cœur d'un Américain contre sa patrie : « *Demain je découvrirai Sunset Boulevard. Dans les rythmiques danses classiques, danses à claquettes, photographie artistique, photographie ordinaire, photographie moche, traitement électro-fébrile, traitement à douche interne, traitement aux rayons ultra-violetts, leçons de diction, lecture de pensées, instituts de religion, démonstrations astrophysiques, lignes de la main, pieds manucurés, massages des omoplates, adoucissement facial, vibro-seins, cors enlevés, cheveux arrachés, verres ajustés, sodas mélangés, malaises guéris, maux de têtes enlevés, affaires augmentées, voitures à louer, l'avenir dévoilé, la guerre expliquée, ... pilules pour rester éveillé, pilules pour dormir, les herbes chinoises sont bonnes pour vous et sans coca-cola la vie est impensable* ». Oui, il y a ce Los Angeles-là. Mais derrière celui-là, un autre, une autre Californie. Ce qu'elle a pu donner à « *la colonie cinématographique* », ce que sa connaissance peut ajouter à notre intelligence de la production cinématographique américaine, c'est ce qu'il nous faudra étudier dans le prochain de ces articles, avant d'aborder, après la géographie d'Hollywood, son économie et sa structure sociale. (A suivre.)



Pew Marley, cameraman, et Linda Darneil, sa femme — le rassurant visage de l'amour conjugal, le plus solide, le plus durable... Dix jours plus tard : divorce.



Voulez-vous l'image d'un Hollywood de crèche ? Dorothy Lamour dans un rôle en or : celui d'une maman souriante serrant contre son cœur son bébé de dix semaines.





JEUNESSE DE NOTRE PAYS

Un magnifique document en couleurs sur les nouvelles générations soviétiques

Film soviétique. - Directeur artistique : S. Youtkevitch. Réalisateurs : S. Youtkevitch, I. Posselak, I. Venger. Texte : T. Teas. Arrangement musical : D. Block. Production : Ingorkino.

SOUS ce titre, nous est présentée la Parade des Sports à Moscou, en 1946. Ce film ouvre un chapitre de la beauté de celui consacré à la Parade de 1945. Serge Youtkevitch, qui en a di-

rigé la réalisation, ne l'a pas conçu à la façon d'un simple reportage. Au début, c'est l'aube sur Moscou, les monuments qui reflètent leurs lignes classiques dans la Moskova, puis une évocation admirablement rythmée des sports en U. R. S. S., enfin cette Parade elle-même, dans un immense stade, devant une foule prodigieuse, au milieu de laquelle Staline et les chefs du gouvernement. La magnificence des défilés, les exercices gymniques, des délégations envoyées par toutes les républiques nationales sont indicibles.

Chacun est venu dans son costume folklorique. Les figures dessinées par les sportifs, leurs emblèmes symbolisant toutes les régions de l'U. R. S. S., dont des images splendides, intégrées au film, rappellent les paysages et les coutumes ; les démonstrations des Moldaves, des Kirguiz, des Ouzbeks, des Tadjiks, des Arméniens, des Ukrainiens, des gymnastes de Leningrad et du club Dynamo nous valent une succession ininterrompue de tableaux. La grâce des mouvements, la beauté plastique des ensembles s'allient au merveilleux chatouillement des couleurs pour enchanter les regards. Des arabesques, des festons, des guirlandes, que des milliers de jeunes gens et de jeunes filles tressent en quelques secondes, font, sous leur apparente spontanéité, une précision de réglage qui confond. L'harmonie virile des attitudes, la richesse des contrastes entre le ciel, la pelouse du stade et les vêtements des gymnastes éclairent la splendeur artificielle et raffinée des films de music-hall.

Nul metteur en scène ne peut inscrire cet enthousiasme, cette limpidité d'esprit, cette joie de vivre, éclatant sur tous ces visages de garçons et de filles qui semblent vraiment les produits humains, magnifiquement équilibrés, d'un monde différent du nôtre.

Raymond BARKAN.

Prête-moi ta plume

POUR OU CONTRE L'AMOUR A L'ÉCRAN

Après les érophyles et les érophobes, cités la semaine passée, voici les modérés, les mi-figue, les mi-raisin, les Normands, les sages. Le petit office des statistiques de l'Ami Pierrot révèle qu'ils constituent la majorité, ainsi que le prouvent ces pourcentages approximatifs : extrême-gauche (A MORT L'AMOUR !) : 15 % ; extrême-droite (VIVE L'AMOUR !) : 35 % ; centre (N'EXAGERONS RIEN...) : 50 %. En tant que président de notre cinquième république, je serais donc obligé de confier le gouvernement aux partisans de la mesure, avec soutien nécessaire de la gauche ou de la droite...

Thème avec variations

L'opinion des modérés est fort bien résumée par Pinocchio, de Neuilly :

« L'amour (je spécifie, pris dans son sens étroit : boy meets girl) est à peu près inévitable dans un film, mais n'est pas indispensable. Un monsieur et une dame qui s'embrassent, c'est gentil ; un cœur qui se met en tire-bouchon, c'est passionnant. Et l'amour étant le senti-

Nous avons eu la bonne fortune d'entendre, samedi dernier, la petite vedette de l'écran Lucy Valnor, chez son professeur, Mme Andrée Bausser-Thérond, 21, rue Henri-Monnier. Cette enfant, au jeu simple et sensible, a certainement devant elle un grand avenir. Elle tourne actuellement dans « Torrents ».

CE QUE SEUL LE CINÉMA PEUT VOIR

(Suite de la page 5)

tiquement, l'évolution continue de l'atmosphère — ce qui compléterait admirablement les données classiques actuellement utilisées

J'AI noté, ici même, les possibilités « psychologiques » du cinéma (1). Le service de santé de l'armée américaine nous a présenté un film étonnant.

On sait que les bombardements, les pilonnages d'artillerie ébranlent souvent les nerfs des soldats qu'il est trop aisé de classer comme « lâches », mot à tout signifier. En réalité, ces pauvres hommes sont devenus à demi-fous. Leur système nerveux a cédé, échappé au contrôle volontaire exactement comme les muscles défailent sous la blessure physique. L'armée américaine s'est donnée un service psychiatrique chargé de traiter ces défailants, que d'autres disciplines surannées se contenteraient de fusiller. Le film en question nous fait assister au traitement psychique de l'homme.

Celui-ci apparaît donc au début comme une loque ; il baouille et pleure !

Le psychiatre l'entreprend suivant la méthode freudienne la plus stricte, engage avec lui une conversation-confession qui, peu à peu, tourne... à l'hypnose.

Notre homme, figé dans l'état hypnotique, bras raidis, insensible à la flamme d'un briquet comme à la piquette d'une aiguille, n'a rien des prétendus « hystériques » qui auraient induit Charcot en erreur.

La scène est filmée à l'insu du patient, il va sans dire. L'emplacement du malade est fixe, une fois pour toutes, face au médecin. « S'il s'agissait de simulateurs, comme l'a dit pertinemment M. Jean Painlevé, leur place serait à Hollywood.

Il ne reste plus qu'à étudier les jeux de physiologie en fonction de la cure obtenue. Il se pourrait qu'ici encore apparaisse entre la mécanique humaine et son moteur, l'esprit, des relations assez différentes de celles qu'envisage d'ordinaire la psychologie procédant en sens inverse et qui se borne à ne voir l'esprit qu'à travers la mimique du corps.

J. C.

(1) Ecran français du 12 juin 1946.

ment le plus humain et le plus universel, il est tout naturel de le rencontrer fréquemment à l'écran.

» Mais pourquoi le fourrer là où il n'a pas de place ? Pourquoi l'introduire à force, tel un coin dans une bûche ? (La bûche éclate.) Capitaines courageux, des dizaines d'autres ouvrages dépourvus d'intrigue amoureuse, sont tout de même excellents... D'autre part, combien de films héroïques — guerre ou résistance — ont-ils été gâchés par l'adjonction d'une anecdote sentimentale insipide ? Dans de tels films, l'amour peut être à sa place, il n'y est pas nécessairement.

Cette réponse nous servira de base : on retrouve son argumentation chez tous les correspondants dont je ferai état aujourd'hui. Certains y ajoutent des arguments ou des exemples typiques.

Ainsi, de M. Vautrin, à Paris : « Je n'admets l'histoire d'amour que si elle s'intègre au récit : par exemple, 30 secondes sur Tokio, dont on ne pourrait la détacher sans défigurer le sujet, et, à plus forte raison, Lac aux Dames, dont elle constitue l'essentiel. Mais si elle nuit à la beauté et à l'unité du récit, inutile de l'y incorporer de force : mieux vaut un Air Force où nulle femme ne vient fourrer son nez, que Trois de Saint-Cyr, où une horripilante intrigue amoureuse vient tout gâter. »

Ainsi de R. Rambon, à Toulon,

GRANDIR de 10 à 20 cm., devenir élégant, svelte ou FORT. Succès garanti. Env. not. du Proc. Brevet, discret c. 2 timbr. Institut Moderne n° 42, Annemasse (Hte-S.)

Que vous réserve l'avenir ? L'astrologue HARD vous le dira. Ecrivez-lui en toute confiance pour tout ce qui vous intéresse. Indiq. date, heure, lieu naissance. Joindre 100 fr. env. timbrée : prof HARD. Serv. E, 7, rue de Cléry, PARIS.

Lisez :

“LES ÉTOILES”

L'hebdomadaire de la Pensée française

Dans le numéro du mardi 29 octobre vous trouverez les réponses à notre grande enquête :

POURQUOI ALLEZ-VOUS AU CINÉMA ?

JEUNES OU VIEUX ne faites plus de fautes d'orthographe. Méthode nouv. Env. de quelq. pages-cont. 2 timbr. Pratic' Ecole. 43 ANNEMASSE. Hte-Savoie

L'ÉCRAN français
L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA

et d'Yves Collin, qui souhaitent que l'écran illustre souvent les autres grandes aventures humaines, tels les drames (et les comédies) de l'ambition, de la haine, de l'avarice, etc... Ainsi de Chantal, à Hayange, et de Claude Buidel, à Lille, qui rendent hommage à l'amour, mais estimation, au nom de la jeunesse, que l'on devrait donner une image plus complète de la vie. Ainsi de P. Boulon, à Bayeux, qui déclare que « si le public veut toujours ça, eh bien, il faut éduquer le goût du public avant toute autre chose. » Et R. Armand, à Vincennes insiste sur la beauté (sans le moindre amour) d'un film comme La Bataille du Rail, ainsi que le font pas mal d'autres lecteurs, ainsi que le fait notamment G. Davix, à Angers, laquelle cite par ailleurs un ouvrage comme Les Clandestins, où le thème de la Résistance est ridiculisé par l'adjonction d'une histoire d'amour, et ajoute : « L'amour n'est pas à l'échelle de la guerre ou même de la grande aventure, celle par exemple que raconte un film tel que Les Trois Lanciers du Bengale... » Et Nelly Lefèvre, à Vincennes, cite Les disparus de Saint-Agil, « un film sans femmes : et un chef-d'œuvre ! »

J'ai devant moi quantité d'autres réponses : je suis navré de ne pas pouvoir les utiliser, faute de place.

Subtilités et contradictions

Pourtant, il faut bien que je joigne, dans certaines de ces missives, des remarques subtiles et parfois contradictoires, qui élargissent, à quelques égards, le problème, si problème il y a :

De François, à Paris : « Il paraît difficile de faire une comédie filmée sans y introduire une histoire d'amour... une histoire d'amour qui sera, il est vrai, rarement originale, et qui d'ailleurs oblige à allonger le dialogue, à rendre le film bavard... » Cette dernière remarque est extrêmement importante : l'amour est responsable des plus grandes incontinences verbales (pas seulement à l'écran, hélas !)

Mais, sur le fond même de son argument, ce correspondant trouve une contradictrice, si je puis dire, en la personne d'Une romantique

attardée, dont le propos me paraît sujet à caution : « On dirait qu'il est impossible de faire une comédie sans amour, mais on l'y ridiculise, ce qui me choque... Or, on pourrait fort bien exclure des œuvres comiques ce grand sentiment ! Par contre, l'amour est à sa place dans les œuvres dramatiques : et quand on y traite d'autres thèmes que celui-là, l'esprit admire, mais pas le cœur, et le souvenir s'en efface vite... »

Autre contradiction. D'un côté, Henry L. Gauthier, à Lyon : « Je suis de ceux qui croient que le style le plus favorable au cinéma est celui du réalisme, — or le principe de l'amour obligatoire est étranger à tout réalisme. D'autre part, J.-R. Lamourel, à Paris : « Pour donner plus de réalisme à un film, l'amour a son utilité. »

Enfin Deux cinéphiles de la Prée m'envoient une analyse très pertinente de « la psychologie du spectateur » et une étude fort bien documentée concernant « le rôle de l'amour dans les films ». Leur conclusion est celle des lecteurs que j'ai cités aujourd'hui, mais ce qui me paraît plus remarquable, c'est la précision avec laquelle ils dénoncent les trois soucis strictement commerciaux qui rabaisent la qualité du cinéma : la vogue des stars, la nécessité d'une fin heureuse, et l'envahissement des films par les histoires d'amour.

La flèche du Parthe

Encore un mot avant de nous quitter. L'Ami Pierrot va vous proposer un nouveau sujet de conversation, mais il vous supplie de n'y voir pas la moindre association d'idées avec le sujet traité actuellement... Il s'agit d'une question innocente et d'ailleurs absolument frivole :

« Prêférez-vous aller au cinéma seul, ou à deux, et pourquoi ? »

Ce n'est pas moi qui l'ai trouvée. Deux aimables lectrices me demandent instamment de la poser. La curiosité est un défaut si gentilment féminin...

L'ami Pierrot

A NOS LECTEURS

De nombreux lecteurs l'ayant fréquemment demandé, nous avons fait exécuter, à leur intention, une reliure destinée à encarter les 52 numéros annuels de L'ÉCRAN FRANÇAIS. Cette reliure sera adressée, à mesure des livraisons qui nous en seront faites (délai maximum : deux mois), à ceux de nos lecteurs qui nous en auront envoyé le montant : 175 francs, plus 20 fr. pour frais d'envoi en recommandé. D'autre part, L'ÉCRAN FRANÇAIS ayant été publié, pendant six mois, dans un format différent du format actuel, nous recevons dès maintenant les inscriptions pour la reliure de cette série (150 francs).

VOTRE HOROSCOPE

AMOUR, SITUATION, SANTE. Envoyez date, heure, lieu de naissance, enveloppe timbrée et 50 fr. INSTITUT DU PROFESSEUR ITOHOUA (Serv. C) P.P. 11, r. du Havre, Paris.

MARIAGES

toute situation et région, sans commission. Envoi fermé, discret liste 500 partis. 20 francs timbres. ETOILE-FOYER, 68, ANNEMASSE.



Avec vos billets improductifs Achetez dès maintenant DES BONS DE LA LIBÉRATION

à intérêt progressif Remboursables à vue sans aucune formalité au bout de six mois

LES CHEVEUX alimés

par un chauffage excessif de permanente peuvent redevenir souples, brillants et vigoureux. Demandez dès aujourd'hui la brochure gratuite « Comment régénérer votre chevelure » au Lab. du Frère Marie-Antoine, 62 Grand rue Negrepelisse (T.-&-G.) Envoi discret.

Quel poids de purée peut-on faire avec dix pommes de terre ?

En répondant à cette question essentielle du grand concours organisé par

La Marseillaise vous pouvez gagner UNE SALLE A MANGER

Lisez, chaque semaine **La Marseillaise**

le grand hebdomadaire au service de la République 8 PAGES 8 FRANCS

HOROSCOPE SCIENTIFIQUE

Etes-vous né entre 1882 et 1932 ?... Qui ? Alors, analisez votre chance. Envoyez date et lieu naiss., env. timbr. et 50 fr. : Professeur VALENTINO, Serv. A.D. 32, Boîte post. 297, CAEN (Calvados). Vous serez stupéfié.

ABONNEMENTS FRANCE ET COLONIES : Six mois : 350 fr. Un an : 750 fr. ÉTRANGER : Six mois : 475 fr. Un an : 850 fr. Compte O.P. Paris : 5067-78. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et René BLECH



L'ÉCRAN
français

EPOQUE DIFFERENTE : LES MEMES APPATS

Rita Hayworth, dans « Mon amie Sally », fait remonter à l'époque 1900 les origines de la pin-up girl. Les dentelles, les boucles et les bijoux accusent l'éclat canaille de ses sourires; Victor Mature s'y laissera prendre et, après des assauts d'enjôlement respectifs, on verra les mots « The end » s'inscrire sur un traditionnel baiser.